

DIEU BÉNISSE  
L'AMÉRIQUE



*SÉBASTIEN FATH*

# DIEU BÉNISSE L'AMÉRIQUE

La religion de la Maison-Blanche

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-062973-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*à Sam Lowry*



## *Introduction*

Aux lendemains des attentats du 11 Septembre 2001 contre le World Trade Center et le Pentagone, une immense vague d'émotion traverse le monde, l'Europe et la France. Tandis que Jean-Marie Colombani titre, à la une du *Monde* (13 septembre) : « Nous sommes tous des Américains », un sondage *Ipsos-Le Point-BFM* révèle que 70 % des Français interrogés approuvent « l'attitude de George Bush depuis les attentats du 11 Septembre<sup>1</sup> ». Dès le 19 septembre 2001, Jacques Chirac dépose une gerbe de fleurs à l'Union Square, à New York, en tribut symbolique aux victimes. Il apporte l'hommage des Français « terriblement choqués et traumatisés par ce qui est arrivé ». Le président de la République est alors le premier chef d'État étranger à rencontrer George W. Bush Jr depuis les attentats. Dans les deux semaines qui ont suivi le jour fatidique, huit mille courriels de solidarité parviennent au Mémorial pour la paix de Caen, principal lieu de mémoire des combats pour la libération de la France en 1944-1945. Les images chocs de la *skyline* new-yorkaise envahie par la fumée noire ont réveillé, chez une génération de Français, le souvenir du sacrifice des GI's sur les plages de Normandie. Dans les jours d'épreuve, les deux peuples se retrouvent dans une même communauté de valeurs.

1. Sondage par Ipsos pour *Le Point* et BFM réalisé les 21 et 22 septembre 2001 auprès de 929 personnes.

Trois ans plus tard, où sont passées cette sympathie et cette solidarité (presque) sans nuages ? Pour neuf Français sur dix, la Maison-Blanche inspire désormais une méfiance non dissimulée, proportion que l'on retrouve dans bien des pays européens. Dans un virage à 180 degrés, Jean-Marie Colombani titre désormais : « Tous non-Américains ? » (*Le Monde* du 15 mai 2004). Entre-temps, le Rubicon a été franchi. La seconde guerre contre l'Irak (2003), perpétrée sur ordre de la Maison-Blanche malgré l'avis majoritaire du Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations unies, a donné le sentiment que « quelque chose d'irréversible » s'est passé en Amérique (Luizard, 2004, p. 382). Les dix millions de manifestants qui défilèrent sur les cinq continents en faveur d'une solution pacifique, le 15 février 2003, n'ont pas infléchi le cours de l'histoire. Contre l'avis de la plupart des États de la planète, sur la base d'une argumentation fondée pour partie sur des faux grossiers<sup>2</sup>, l'Oncle Sam a envahi un État souverain, détruit ses infrastructures administratives, privatisé son économie, instauré un régime d'occupation militaire, tout cela au nom de la préservation de la sécurité américaine (guerre préventive) et de la démocratie (renverser le tyran Saddam Hussein). Par cette politique du fait accompli, variante à peine maquillée du droit du plus fort, les États-Unis ont dilapidé, en quelques mois, un immense capital de sympathie, s'aliénant la communauté internationale. Comment en est-on arrivé là ? La « véritable crise psychique » qui a marqué l'Amérique et le monde après le 11 Septembre (Todd, 2002, p. 12) y est pour beaucoup<sup>3</sup>. Mais à lire la presse française et européenne, l'incompréhension croissante qui s'est développée entre les deux

2. Cf. Hans Blix (ancien chef des inspections de l'ONU en Irak), *Irak, armes introuvables*, Paris, Fayard, 2004. Voir aussi le rapport accablant du Carnegie Endowment for International Peace, *WDM in Iraq. Evidence and implications*, New York, 2004.

3. Voir aussi les analyses de Jean Baudrillard, pour qui la guerre de 2003 viserait avant tout à exorciser le 11 Septembre, le « seul événement véritable ». Cf. Jean Baudrillard, « Derrida, Baudrillard et la guerre à venir », *Le Monde*, 28 février 2003, et « Le masque de la guerre », *Libération*, 10 mars 2003.

rives de l'Atlantique est avant tout liée à une variable clef : la religion. La Maison-Blanche serait « prise en otage » par une caste de religieux exaltés pour lesquels la réalité internationale d'aujourd'hui ne se comprend bien qu'à partir de la Bible.

La piété démonstrative du président Bush, la rhétorique manichéenne de son administration laissent perplexes nombre d'observateurs, y compris dans son propre pays où il passe parfois pour « l'ayatollah de l'Amérique<sup>4</sup> ». Faut-il y voir une rupture profonde dans l'histoire états-unienne, une crise millénariste passagère, ou de simples effets tribuniens ? À partir du révélateur qu'a constitué la crise irakienne de 2003, le présent essai explore les enjeux posés par les rapports entre religion et politique aux États-Unis depuis le 11 Septembre 2001. Après ce tournant, il s'interroge sur ce que peut bien signifier le mantra inlassablement répété : Dieu bénisse l'Amérique<sup>5</sup>. Il recadre les interrogations actuelles dans l'histoire américaine, décrypte tour à tour la fonction politique de la « religion civile », la montée des protestants évangéliques, et l'impact croissant, en dépit des apparences, de la sécularisation. Il esquisse enfin les contours d'une religiosité nouvelle, encore incertaine, qui érige les États-Unis et son modèle de société en nouvelle divinité tutélaire d'un monde globalisé. Et si le premier dieu de la Maison-Blanche, c'était l'Amérique elle-même ?

### *Matériaux pour une enquête*

Cette réflexion part d'un point de vue : celui des sciences sociales des religions. Ce livre ne constitue ni un essai de géopolitique, ni

4. Richard Cohen, « America's Ayatollah », *The Washington Post*, 15 avril 2004, p. A25. « Bush parle comme si seul un athée pouvait demander des preuves, alors que la foi seule est plus que suffisante. Il est l'ayatollah de l'Amérique (*He is America's own ayatollah*). »

5. Cette interrogation est celle de millions de citoyens, aux États-Unis et ailleurs. Cf. John Dart, « God blessing America ? », *Christian Century*, 10 octobre 2001.

un abrégé d'histoire récente des États-Unis. Il se focalise sur ce nœud gordien des rapports entre religion, société et politique dans les États-Unis de l'après-11 Septembre 2001. Cependant, ce fil directeur n'exclut *a priori* aucun éclairage. « Fait social total » (Marcel Mauss), la religion ne saurait se comprendre en faisant abstraction du contexte culturel, politique, économique et géostratégique dans laquelle elle s'inscrit, ce qui a justifié, dans l'élaboration de cette analyse, le recours à de nombreux travaux « hors champ ». Trois domaines de recherche ont été particulièrement exploités : les rapports entre religion, culture et société aux États-Unis (Finke & Stark, 1992 ; Kaspi, 2003 ; Noll, 2002 ; Richet, 2001 ; Valantin, 2003 ; Wuthnow, 1989), le protestantisme de type évangélique (Ammerman, 1987 ; Ben Barka, 1998 ; Fath, 2002 ; Gutwirth, 1998 ; Noll, 2001 ; Smith, 1998), et la religion civile américaine<sup>6</sup> (Anderson, 1983 ; Bellah, 1970 ; Coles, 2002 ; Sheffer, 1999 ; Wuthnow, 1988). Au travers de ces questionnements prioritaires, c'est tout l'enjeu de la gestion sociale et politique du religieux aux États-Unis qui est posé. « Gulliver empêtré » (Hoffman, 1971), comment le géant au drapeau étoilé compose-t-il avec sa force religieuse ? Tolère-t-il liens et entraves, ou décuple-t-il au contraire son ardeur conquérante, au risque des « croisades » les plus aventureuses ? À partir de la problématique générale, l'angle de la focale peut être élargi ou resserré. En ouvrant l'horizon, des pistes plus amples ont été explorées, en particulier la mondialisation (Huntington, 1996 ; Barber, 1995 ; Jenkins, 2002) la sécularisation (Davie, 2002 ; Berger, 1999 ; Bruce, 2002), la mutation des formes contemporaines du religieux (Hervieu-Léger, 1999 ; Moskowitz, 1999 ; Orsi, 1999) et les spécificités posées par la culture protestante (Bruce, 1998 ; Troeltsch, 1991 ; Willaime, 1992). Resserrer l'angle d'analyse a par ailleurs permis de traiter des dossiers sen-

6. Pour la définition de cette notion, comme pour tous les termes et expressions qui se rapportent à la réalité religieuse américaine, voir le glossaire proposé à la fin de ce volume.

sibles, au cœur des débats autour du « Dieu de l'Amérique » (Noll, 2002). Une attention particulière a été portée à la *New Christian Right* (Durham, 2000 ; Ben Barka, 1999), au wilsonisme (Knock, 1995 ; Nordholt, 1991), au néoconservatisme (Drury, 1997 ; Kessler, 1998), sans oublier le rôle de l'utopie et du messianisme (Desroche, 1969 ; Séguy, 1999) ou la question de l'exceptionnalisme américain (Lipset, 1996 ; Randaxhe, 2003).

À la croisée de problématiques brûlantes, les recherches sont autant d'étincelles. Cet essai ne prétend pas à une synthèse en feu d'artifice, d'autant plus que les travaux se sont multipliés à un rythme exponentiel depuis la fin de la guerre froide, comme si l'Oncle Sam, une fois débarrassé des rivaux, se révélait finalement moins familier qu'on l'avait cru. Dresser le catalogue des recherches entreprises constitue un objectif en soi : la priorité de cette étude est ailleurs. Mais il n'est point d'analyse qui vaille sans poser avec clarté les termes du débat, à partir d'hypothèses et d'analyses représentatives des différentes écoles de pensée. C'est porté par cette exigence qu'on a sous-pesé chaque interprétation, sans thèse préétablie. Au fil de l'enquête s'est alors précisé peu à peu ce qui s'avère être l'hypothèse finale de ce livre, à savoir un basculement de la *Civil Religion* américaine vers un dispositif idéologique dans lequel l'Amérique elle-même tend à s'identifier au messie.

Principalement appuyée sur les recherches publiées en sciences sociales (*cf.* la bibliographie en fin de volume), cette réflexion s'est également nourrie de sources primaires. En dehors des matériaux biographiques publiés (Bush, 1999 ; Andersen, 2003 ; Freiling, 2004...), ce livre exploite surtout cinq types de documents. Les quatre premiers proviennent des États-Unis : d'une part la grande presse américaine, qu'elle soit quotidienne (*The Washington Post*, *New York Times*) ou hebdomadaire (*Time*, *Newsweek*), d'autre part la littérature grise des cercles du pouvoir washingtonien, souvent disponible sur Internet (*Project for a*

*New American Century, Progressive Policy Institute*) ; enfin *Christianity Today*, principal mensuel protestant évangélique outre-Atlantique<sup>7</sup>, sans oublier... la production cinématographique hollywoodienne, aussi révélatrice de la culture washingtonienne du début du XXI<sup>e</sup> siècle que Molière pouvait l'être de la civilité parisienne du XVII<sup>e</sup> siècle. À ces quatre corpus, il fallait ajouter un observatoire extérieur aux États-Unis. Pour obtenir des sources critiques et contrastées, quel meilleur terrain que l'Europe ? Parce qu'il est souvent cité, à tort ou à raison, comme un anti-modèle en matière de gestion du religieux dans l'espace public, le Vieux Continent apporte un éclairage riche sur la réalité politico-religieuse américaine. Quitte à rechercher jusqu'au bout l'autre visage du Janus occidental, l'exemple de la France, chantre d'un « autre monde<sup>8</sup> », a été ausculté au travers de sa presse nationale.

### *Aux sources de cet essai*

Mais le terrain français ne prendra pas ici une importance démesurée. Il faut reconnaître que l'approche hexagonale des réalités politico-religieuses américaines ne brille pas toujours par ses nuances<sup>9</sup>. Claude-Jean Bertrand soulignait déjà, au

7. On a privilégié ce corpus, dans la mesure où l'étude se focalise sur une Maison-Blanche conservatrice, proche des évangéliques. Mais on s'est référé aussi à d'autres périodiques religieux, en particulier le *Christian Century*, principal journal des *mainline churches*.

8. Durant les mois qui ont précédé la guerre contre l'Irak, l'incarnation principale, à l'ONU, d'une « autre » vision démocratique des relations internationales a été le ministre français des Affaires étrangères, Dominique de Villepin. Un recueil des principaux textes qu'il a prononcés en 2002 et 2003 a été publié en 2003. Préfacé par l'historien américain Stanley Hoffman et suivi par quatorze textes d'intellectuels, il s'intitule : *Un autre monde*, Paris, L'Herne, 2003.

9. Sur la tendance française à l'antiaméricanisme, voir Jean-François Revel, *L'obsession américaine : son fonctionnement, ses causes, ses conséquences*, Paris, Plon, 2002 ; Philippe Roger, *L'Ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Le Seuil, 2002 ; André Kaspi (1999). Des synthèses comparables seraient à écrire sur l'antieuropéanisme parfois en vogue outre-Atlantique. Sur l'opposition à de Gaulle, voir : Vincent Jauvert, *L'Amérique contre de Gaulle*, Paris, Le Seuil, 2000.

milieu des années 1970, que les livres français consacrés aux Églises américaines « sont souvent remarquables par leur laconisme condescendant ou leurs erreurs » (Bertrand, 1975, p. 6). Une génération plus tard, des progrès indéniables ont été effectués, comme en témoigne notamment la synthèse proposée par Isabelle Richet (2001), mais les filtres culturels franco-européens qui entrent en jeu dans le regard porté sur la religion outre-Atlantique demeurent souvent sensibles, parfois opaques à une compréhension en profondeur. En dépit d'une apparente proximité, les cultures politiques et religieuses, de part et d'autre de l'Atlantique, révèlent un véritable fossé anthropologique qui mérite mieux que quelques clichés rebattus. Le tropisme franco-français, tenté pour de multiples raisons par une « laïcité d'absentement et de méfiance vis-à-vis du religieux » (Willaime, 2004, pp. 308-328) accentue le décalage. Aussi n'est-ce pas sans redoubler de prudence qu'on s'est engagé dans cette réflexion, conscient que l'initier depuis le terrain français accroît le défi plus qu'il ne le facilite.

Martin Marty notait à juste titre, en 1981, que « l'enracinement biblique de l'Amérique depuis l'époque coloniale reste fort, inimaginablement fort pour les Français ou d'autres dont la culture a été plus catholique qu'explicitement biblique<sup>10</sup> ». Bien qu'un peu caricatural<sup>11</sup>, ce constat met l'accent sur la difficulté culturelle que représente, pour des Français de culture catholique, la compréhension sociohistorique d'un univers religieux comme celui du protestantisme américain. *A contrario*, l'observation de Martin Marty suggère qu'en partant d'un terrain de spécialisation sur le protestantisme, l'approche de la réalité religieuse américaine ne pourra qu'être facilitée.

10. Martin Marty, « Religion in America in the 1980s », *Revue française d'Études américaines*, n° 12, octobre 1981, p. 159.

11. Le clivage entre « biblique » et « catholique » sous-estime le renouveau biblique catholique en France depuis Vatican II. C'est en réalité plus du hiatus entre catholicisme et protestantisme que Martin Marty traite ici.

Tel est précisément l'arrière-plan de ce livre. L'idée de cette recherche est née en novembre-décembre 2001, lors d'un séjour à Chicago motivé par un travail sociohistorique sur l'évangéliste protestant Billy Graham, principale « star » religieuse américaine de l'après-Seconde Guerre mondiale (cf. Fath, 2002). L'approfondissement de l'univers protestant évangélique américain avait alors ouvert des horizons. Ultraminoritaire en France, ce type de christianisme est si « installé » dans le paysage social et politique américain qu'il en devient incontournable. Moins de trois mois après les attentats du 11 Septembre 2001, les réactions évangéliques américaines apparaissaient revêtir une véritable importance politique, à l'heure où la planète, oscillant entre solidarité et inquiétude, s'interrogeait sur les bruits de « croisade » entendus à la Maison-Blanche. C'est à partir de ce terrain de spécialisation, et dans le contexte des États-Unis de l'après-11 Septembre que ce livre trouve son point de départ. La crise irakienne de 2002-2004 a ensuite plus que confirmé la nécessité d'une réflexion approfondie sur les rapports entre politique et religieux au cœur de l'exécutif américain. Sur fond de crise diplomatique internationale, ce drame en trois actes (montée d'une guerre annoncée, invasion éclair, puis occupation et résistance) a apporté des matériaux exceptionnels. Il a cristallisé avec une intensité inédite les réflexes messianiques d'une nation américaine confrontée à un choix crucial : quelle projection, et quelles limites donner à une puissance blessée, confrontée au mystère du mal (*Evil*) et à l'incertitude des lendemains ? Dans ce contexte à haute tension, la mise en scène et l'instrumentalisation du « Dieu » de la Maison-Blanche a parfois atteint des sommets, suscitant d'après débats, des réactions viscérales et des mobilisations religieuses de masse (*Presidential Prayer Team*). C'est à l'analyse de ces enjeux que se consacre cet essai.

# La crise irakienne de 2003

## Un catalyseur parmi d'autres

« Bush, vicaire de Dieu<sup>1</sup>. » Lors de la crise irakienne de 2003-2004, tous les observateurs ont souligné le rôle joué par la piété évangélique du président George W. Bush Jr, protestant de confession méthodiste. Cette immixtion de convictions religieuses dans les affaires du monde a souvent été présentée comme relativement nouvelle, marquant une rupture dans les usages politiques et diplomatiques. Il est vrai que l'affichage explicite et appuyé de la pratique religieuse présidentielle invite à plaider dans ce sens. La mention particulièrement fréquente de Dieu, dans les discours politiques du président américain, nourrit aussi cette hypothèse. La « croisade contre l'Axe du Mal », (*Axis of Evil*), l'attaque brutale déclenchée contre l'Irak en mars 2003, sans l'aval des Nations unies, pourraient ainsi s'interpréter comme un catalyseur religieux singulier, symptôme d'un virage significatif dans l'histoire des États-Unis.

### ***La marche à la guerre contre l'Irak (2003) : un élan religieux sans précédent ?***

Durant les mois qui ont précédé l'invasion de la coalition anglo-américaine en Irak (opération Liberté pour l'Irak), il ne fait

1. Gil Courtemanche, « Bush, vicaire de Dieu », *Le Devoir*, quotidien de Montréal, 27 et 28 mars 2004.

guère de doute que dans l'esprit de la majorité des Américains, Dieu était à leur côté. Ce sentiment s'explique par l'importance de la ferveur religieuse aux États-Unis : environ 40 % de la population pratique hebdomadairement une religion. Mais il faut aussi le corrélérer avec le patriotisme exacerbé d'une nation traumatisée par le 11 Septembre 2001. La destruction du World Trade Center et d'une partie du Pentagone a revêtu, pour les citoyens américains, des allures d'Apocalypse. « Sur le sol américain, ce fut le jour le plus sanglant depuis la Guerre civile, un Antietam moderne<sup>2</sup> joué en temps réel, en accéléré, et non avec des soldats, mais avec des secrétaires, des gardes de sécurité, des juristes, des banquiers, des agents d'entretien », écrivait Nancy Gibbs dans le numéro spécial du *Time Magazine*, tandis que Lance Morrow, dans un cri resté célèbre, concluait le même numéro en appelant à la « rage », la « furie » et la « haine »<sup>3</sup>. Le 24 septembre, le très conservateur Charles Krauthammer faisait remarquer, dans les mêmes colonnes, que « l'Occident n'a pas connu une perversion de la religion aussi étendue et aussi meurtrière depuis les guerres de religion du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup> ». Le reste du monde a sous-estimé cette commotion sans précédent dans l'histoire intérieure de ce jeune pays.

Lorsque, peu après, le président Bush Jr parla d'un « combat monumental du Bien contre le Mal », la population n'avait pas de peine à le suivre, hantée par les images encore fraîches de la destruction simultanée de milliers de vies de citoyens ordinaires. Les commentaires se multiplièrent pour signaler la fin d'un air du

2. Durant la bataille d'Antietam entre Yankees et Confédérés, le 17 septembre 1862, on estime que 3 650 soldats sont morts le jour même. À titre de comparaison, 1 445 soldats américains sont morts le 6 juin 1944, jour du débarquement de Normandie (D. Day).

3. Nancy Gibbs, « If You Want to Humble an Empire », et Lance Morrow, « The Case for Rage and Retribution », *Time Magazine*, numéro spécial 11 Septembre 2001, p. 33 et p. 48.

4. Charles Krauthammer, « The Greater the Evil, the More it Disharms », *Time Magazine*, 24 septembre 2001, p. 81.

temps relativiste : le « mal », que l'on avait peut-être (?) oublié<sup>5</sup>, était de retour, et avec lui l'inquiétude et la foi religieuses. Même le mot « croisade », prononcé à une seule reprise par le Président (qui s'en excusa ensuite), n'a pas sur le coup suscité beaucoup d'interrogations. C'est un peu plus tard, à partir de sa définition de « l'axe du Mal » lors de son discours sur l'état de l'Union en janvier 2002, que les médias ont commencé à revenir sur l'emploi de ce terme. Le mot a été volontiers repris dans les gazettes et sur les ondes, à partir de l'automne suivant, pour qualifier les options suivies alors par la présidence américaine.

C'est qu'au bout de quelques mois, l'excuse de l'affolement post-11 Septembre perdait de sa pertinence, tandis que l'hypothèse d'une dérive religieuse présidentielle trouvait chaque jour de nouveaux défenseurs... surtout hors des États-Unis. « Dieu est avec nous. » Qui d'autre que le Président défendit cette conviction sur toutes les chaînes de télévision ? « Les événements ne sont pas mus par des changements aveugles ni par le hasard (mais) par la main d'un Dieu juste et fidèle », affirme le locataire de la Maison-Blanche, convaincu que la Providence conduit les destinées de son pays. Cette rhétorique religieuse ne se résume pas à l'enrôlement particulariste du Dieu des chrétiens. Elle est plus ambitieuse et plus complexe. Pour la présidence américaine, le Dieu dont on se réclame n'est pas seulement présenté comme le Dieu de l'Amérique. Il est universel. Les valeurs qu'il soutient sont donc destinées, comme par nécessité, à prévaloir non seulement aux États-Unis, mais sur toute la planète. Il découle de cette conception une conviction profonde, sincèrement partagée aussi bien par les Républicains que par beaucoup de Démocrates : les États-Unis, nation prospère et puissante, ne sauraient rester passifs quand tant de pays du monde sont éloignés des valeurs qui leur sont chères. C'est à l'aune de ces représentations

5. Cf. la réflexion de Jean-Pierre Dupuy, *Avions-nous oublié le mal ? Penser la politique après le 11 Septembre*, Paris, Bayard, 2002.

qu'il faut comprendre les nombreuses références à Dieu qui ont émaillé les discours de George W. Bush Jr avant la guerre contre l'Irak.

### *La liberté, « cadeau de Dieu à l'humanité »*

Parmi ces allusions religieuses, plusieurs ont fait date. En février 2003, devant l'assemblée annuelle des *National Religious Broadcasters* (NRB) à Nashville, Bush Jr définit la liberté comme « le don de Dieu pour chaque être humain dans le monde » (*God's gift to every human being in the world*). Un mois plus tôt, dans son discours annuel sur l'état de l'Union (janvier 2003), il avait déjà développé une thématique similaire, en soulignant que le « sacrifice » auquel la nation américaine était prête à consentir « pour la liberté des autres » (*liberty of strangers*) ne constituait pas un « cadeau de l'Amérique au monde », mais le « cadeau de Dieu à l'humanité ». Dans l'esprit du Président, cette distinction exprime le souci de placer l'Amérique sous une autorité qui la dépasse, celle de Dieu. Mais dans les faits, la logique sociale d'un tel discours revient à identifier l'œuvre de Dieu (en faveur de la liberté) à l'intervention américaine, bras armé au service de la mission émancipatrice.

Réputé pour sa ferveur chrétienne, le président Bush Jr n'a guère manifesté d'inquiétude face à ce risque d'amalgame entre action divine et rôle des États-Unis. En dehors de quelques précautions rhétoriques, on peut considérer dans l'ensemble qu'il a plutôt cherché à l'entretenir, suggérant parfois explicitement qu'il est « choisi » de Dieu. L'ersatz d'autobiographie qu'il a publié en 1999 en portait déjà la marque, avant même les attentats du 11 Septembre. Rédigée par Karen Hughes, sa directrice de la communication, cette épopée texane, prosaïque et populiste, s'intitule : *A Charge to Keep* (une mission à accomplir). L'ouvrage ne fait pas mystère du caractère vocationnel de cette mission, au sens weberien du terme : le travail politique apparaît comme un mandat reçu

de Dieu, auquel l'individu doit se soumettre avec humilité et détermination. Cette vocation divine justifie totalement le choix de traduction des éditions Odile Jacob, qui ont publié le texte sous le titre : *Avec l'aide de Dieu*. C'est bien cet « appel » missionnaire que le président Bush Jr a cherché à valoriser dans nombre de discours et d'entretiens après le 11 Septembre 2001.

Cette rhétorique, qui paraphrase parfois le Christ, comme en ce 11 septembre 2002 où Bush déclare que « la lumière brillera dans les ténèbres et les ténèbres ne vaincront pas<sup>6</sup> », n'est pas celle d'un homme seul. Elle est produite, peaufinée, orchestrée par une équipe. Sous l'administration Bush Jr, c'est la Maison-Blanche tout entière qui semble portée par ce discours missionnaire. John Ashcroft, ministre de la Justice, ne cache pas ses convictions évangéliques et n'hésite pas à affirmer : « Nous avons Jésus pour roi. » L'influent Tom DeLay, dirigeant de la majorité républicaine à la Chambre des représentants, déclare quant à lui que Dieu lui aurait confié la tâche de modeler la politique américaine suivant une « vision biblique du monde ». Nombre de chrétiens zélés, autour du Président, travaillent aux contenus religieux de la rhétorique présidentielle (*cf.* chapitre 5).

En réponse, beaucoup d'Américains ont paru cautionner ce mandat spécial. « Il semble qu'il a reçu une mission de Dieu », déclare ainsi un des participants du congrès des NRB à Nashville, en février 2003. Interrogé par Dana Milbank, du *The Washington Post*, il souligne que « les Écritures disent que Dieu est celui qui choisit les leaders. S'il [Bush Jr] connaît véritablement Dieu, il va recevoir une onction spéciale ». Un autre acquiesce : « À certains moments, à certaines heures de notre histoire nationale, Dieu a [choisi] un homme particulier pour qu'il transmette ses directives. » Thomas

6. *Cf.* cette parole attribuée à Jésus dans l'*Évangile selon Jean*, chapitre 8, verset 12 : « Je suis la lumière du monde ; celui qui vient à ma suite ne marchera pas dans les ténèbres ; il aura la lumière qui conduit à la vie » (traduction TOB).

Freiling, hagiographe empressé, estime quant à lui qu'aucun président n'a autant parlé de sa foi « depuis Abraham Lincoln [...]. Ronald Reagan et Franklin Roosevelt se référaient aussi, à l'occasion, au Tout-Puissant (*Almighty*), mais le président Bush Jr traite des enjeux spirituels avec une franchise et une conviction sans précédent dans les temps modernes » (Freiling, 2004, p. 9). Un éditorial du *New York Times* affirme du coup que Bush s'est « tellement référé au Tout-Puissant que ce dernier est devenu, *de facto*, son colistier (*running mate*) pour [l'élection de] 2004 » (cité par Freiling, 2004, p. 12).

Il n'est pas étonnant qu'une telle dynamique religieuse ait pu conduire à identifier la guerre contre l'Irak à un *djihad* à l'américaine, ou une croisade nouvelle manière. La plupart des médias européens ont brodé de temps à autre autour de cette comparaison<sup>7</sup>. Dans le magazine suisse *L'Hebdo*, Antoine Duplan en est sûr : « En fait, c'est “Allah akhbar” contre “God bless America”, juste le choc de deux théocraties<sup>8</sup>. » Mais au sein de l'Union européenne, aucun pays n'a développé davantage que la France la métaphore missionnaire agressive. Cette relative singularité française en Europe s'explique au regard de l'histoire (Willaime, 2004), mais fait aussi écho à la surenchère médiatique américaine contre les « singes capitulaires mangeurs de fromage » (*National Review*)<sup>9</sup>. Les titres de la presse hexagonale ont rivalisé de virulence en combinant l'idée de croisade avec l'imaginaire de la « secte ». Au début de la guerre

7. Dès 2002, Éléonore Sulser titre, dans un grand quotidien genevois : « Les Européens se distancient de la croisade de George Bush », *Le Temps*, 18 février 2002. En Allemagne, le magazine populaire *Stern*, sous la plume de Claus Lutterbeck, brocarde la « croisade sur l'Europe » (« Kreuzzug durch Europa », *Stern*, 22 mai 2002) et Bush le « combattant de la foi » (« Der Glaubekrieger », *Stern*, 29 janvier 2003).

8. Antoine Duplan, édito, « Avec Dieu de notre côté », *L'Hebdo*, 20 mars 2003, p. 5.

9. Régis Debray notait, en février 2003, que si huit Européens sur dix se sont opposés à la guerre contre l'Irak et son « satrape cadavérique », c'est la France qui a été choisie comme bouc émissaire (*scapegoat*). Régis Rebray, « The French Lesson », *The New York Times*, 23 février 2003, *editorials*.

## *Table des matières*

Introduction .....	9
1. La crise irakienne de 2003. Un catalyseur parmi d'autres .....	17
2. « Une nation avec l'âme d'une Église ». Le paysage religieux américain contemporain .....	32
3. « God bless America ». Fonction sociale et évolutions de la religion civile .....	47
4. Les <i>born-again</i> . Un protestantisme conquérant .....	68
5. Un <i>hold-up</i> évangélique sur la Maison-Blanche ? Le cas de l'administration Bush Jr .....	103
6. « America First ». Au-delà des fantasmes : le poids du pragmatisme .....	122
7. « In Gods We Trust ? » Une société plurielle et métissée .....	166
8. Bush Jr, un nouveau Wilson ? Les mutations du messianisme américain .....	182
9. L'Amérique, nouvelle divinité tutélaire ? Étiologie d'un embryon de religiosité globale .....	198
Conclusion .....	247
Bibliographie .....	259
Index des noms propres .....	273
Glossaire .....	287

